

hon. membres savent qu'en ce pays une campagne ne pourrait durer plus de six mois. Et supposons le cas où nous érigerions des fortifications qui forceraient un ennemi à en faire le siège au mois de mai, il lui faudrait au moins trois mois pour apporter ses approvisionnements, ses engins de siège et protéger ses communications, et vers le temps où il serait prêt à tenter une attaque décisive, l'hiver viendrait le forcer à lever le siège et à gagner ses quartiers d'hiver. En réalité, l'hiver sera pour nous un moyen de défense et, à proprement parler, notre sauvegarde. C'est au moins l'opinion de militaires. Pendant six mois seulement les opérations militaires sont possibles en ce pays, et sous ce rapport, ce qui aurait été entrepris l'été, il faudrait l'abandonner à l'approche de l'hiver et le reprendre le printemps suivant. Ainsi donc, si nous pouvons seulement fortifier certains points saillants du pays d'où nous pourrions arrêter les progrès d'une invasion, nous sommes sauvés. Une conquête soudaine serait alors impossible, grâce aux obstacles qu'elle rencontrerait. Chacun connaît l'histoire des célèbres fortifications de Torres Vedras, qui embrassaient une étendue de 30 milles, et à l'aide desquelles l'invasion qui, sous Napoléon, terrifiait l'Europe, fut pour la première fois repoussée. Ces fortifications n'étaient défendues que par un petit nombre d'hommes, et, cependant, Napoléon dût se retirer devant elles. En Amérique, nous avons le récent exemple de Richmond, qui a forcé l'armée de Grant à devenir un simple corps d'observation, et celui de Charleston, qui est tombée à la fin, mais après combien de mois de siège et à quel prix ! En Crimée encore, nous avons Sébastopol qui a résisté pendant des mois et des mois aux efforts réunis de l'Angleterre et de la France. Si pendant un nombre de mois nous parvenons à empêcher l'invahisseur de franchir certaines limites, notre hiver canadien fera le reste, tandis que d'un autre côté les vaisseaux anglais dévasteront ses côtes et détruiront son commerce sur toutes les mers. Je supplie donc ceux qui veulent renoncer à tout espoir de salut de vouloir prendre en considération tous ces faits. Rappelons-nous qu'en ce pays l'agression et la défense ne seraient pas également faciles. (Écoutez ! écoutez !) Notre pays est bien adapté aux moyens de défense et il serait, par conséquent, très difficile à subjuguer. Nos mauvaises routes, les difficultés créées par nos hivers, nos rivières larges, profondes et en même temps difficiles

à franchir, et les fortifications que nous pourrions ériger pour retarder la marche de l'ennemi sur certains points et pendant un certain temps, nous permettront de tenir tête aux États-Unis malgré leurs forces et leurs ressources. Personne plus que moi ne connaît et n'apprécie les énormes ressources, le courage,—en un mot tout ce qui assure le succès dans une guerre,—que possède et dont est douée la nation américaine. J'ai vu sa puissance sur les champs de bataille et sur mer, et la transformation qu'elle a subie au point de vue militaire est certainement de nature à étonner le monde. Cela dit, M. l'ORATEUR, examinons d'un peu plus près dans quelles circonstances elle se trouve sous d'autres rapports. Sa flotte est considérable, personne ne le conteste, mais elle ne le serait pas trop pour défendre ses havres, dans le cas d'une guerre avec l'Angleterre. Je ne prétends pas donner à entendre que ses vaisseaux soient incapables de lutter côte à côte avec ceux de l'Angleterre ; je ne crois pas non plus que ses hommes soient moins habiles ou aient moins de courage, ni qu'elle soit incapable de mettre assez de navires sur mer, mais ce qui fait son côté vulnérable,—et c'est là un fait que nous ne pouvons et que nous ne devons pas oublier,—c'est qu'elle n'a pas, excepté sur ses côtes, un seul havre sur les mers où ses vaisseaux pourraient faire escale. (Écoutez ! écoutez !) Supposons qu'elle envoie une flotte de 20 ou 30 vaisseaux en Angleterre.

UN HON. MEMBRE—Ou en Irlande.—(On rit.)

L'HON. M. ROSE—Oui : ou en Irlande ; et je crois qu'ils y auraient une chaude réception. (Écoutez ! écoutez !) Ces bâtiments pourraient s'y rendre, mais où pourraient-ils prendre le charbon pour opérer ou en revenir ? Les bâtiments à voile aujourd'hui ne peuvent plus rien, et la guerre sur mer doit être faite à l'aide de la vapeur. Les bâtiments américains, en temps de guerre, ne pourraient recevoir d'assistance dans aucun port neutre du monde,—et l'on peut augurer que les États-Unis auraient fort peu d'alliés, s'ils entraient en guerre avec l'Angleterre. Ils ne pourraient donc avoir ni un morceau de charbon, ni faire la moindre réparation à leur armement. On conçoit que cela constituerait une garantie de sûreté pour nous. Ils sont sans havres dans les mers Indiennes, sur l'Atlantique, sur la Méditerranée, de même que dans les eaux de la Chine, et c'est parce qu'ils n'auraient aucun moyen d'approvi-